

sa prochaine couvée, et quelques fils épars que les pies récupéreront dans les chardons sur le sentier de Taveyanne, pour les mêler aux fétus de bois de leur nid, en haut de quelque mélèze.

*Daniel Maggetti*

## CONDITIONS DE SURVIE DES INSECTES EN MILIEU PRÉALPIN

(Carnet des Muverans <sup>1</sup>)

— Et si par légèreté j'écrivais  
des choses indignes d'être lues ?  
— Alors, vis au moins des  
choses dignes d'être écrites.

« — Nous ferons se lever le jour ! » murmure le randonneur qui entame résolument les ténèbres, dans un cliquetis de ferrailles, vers un petit col encore éteint.

L'ascension serait notre pari absurde, notre acte dérisoire et gratuit.

Mais comment raconter cette bousculade de sensations où s'imposent quelques images plus intenses ?

\*  
\*\*

<sup>1</sup> Classique de la littérature de montagne, le récit de course est un piège littéraire. Genre balisé, trop parcouru, trop skié par les plumes... J'ai voulu y inscrire le flux de pensées, ce tourbillon de mots agiles et péremptoirs qui traversent l'esprit du marcheur, rythmés selon ses pas. La tête – il faudrait dire *le corps* – écrit en marchant. Cette course intérieure se déploie à son gré au-dessous de celle, toute physique, du randonneur.

Un sommeil agité, d'abord, à guetter les aiguilles luisantes, le chiffre cinq où ce matin-là toute notre attente converge. Plusieurs verres d'eau fraîche avalés en pleine nuit, assimilation méthodique du liquide en prévision du soleil à côtoyer.

Quand le réveil fait vibrer l'air de la chambre, on jurerait n'avoir pas fermé l'œil et déjà tout presse : la nourriture à rassembler, les peaux de phoque à plier, les petits objets à réunir, couteaux à skis, lanières, tubes de crème.

Serrer autour du ventre la précieuse boîte à ondes qui clignote rouge, sous les couches d'habits. On espère l'éteindre nous-mêmes au retour.

Le bref trajet en voiture, comme un faux répit : encore assoupis, hésitants à se replier dans la chaleur des tissus (et là au-dessous pas un bruit, à peine quelques lampes publiques : le sommeil dominical).

Moment décourageant du départ : muscles froids, humeur un peu grincheuse, lanière coincée, ski mal réglé. Et la masse encore noire qui nous surplombe :

— Venez toujours, pauvres insectes !

Fin de mars, sous les Muverans, la neige en mille couches récentes, aux textures variées : sous les mélèzes l'aspect d'un miroir rugueux, dans les épines rocheuses des couloirs, comme une farine dispersée.

On lit les températures au sol, on devine les lieux, par plaques aux reflets inégaux, où le soleil s'est attardé.

\*  
\*\*

Bruits de skis rabotant la glace. Pas un mot d'abord ne s'échange, pour trouver nos marques dans une pente déjà soutenue. Plaisanteries sur le randonneur qui semble avoir tracé le chemin abrupt, glacé ce matin. Je le nomme « moineau poilu », ce camarade de mon frère, à poitrine d'oiseau, au souffle phénoménal, dont la passion exige de couper les pentes au plus raide.

Quand je pars seul avec Jacques, mon aîné, le rythme est élevé dès les premiers mètres et je crains les irrégularités de terrain cassant le souffle.

Une heure ou plus dans une petite foison de vernes qui bouillonnent, d'abord, puis dans un cône de sapins sombres qu'àèrent quelques mélèzes.

Le jour déjà, mais on a choisi l'ombre, une combe froide qu'on quitte à droite pour le vallon de Nant. Là, un bref arrêt pour reprendre à boire, le jus de citron brûle la langue et fouette le gosier sec.

Surtout, ne pas interrompre l'état délicieux ainsi atteint, celui d'une force constante sans fatigue, d'une euphorie légère dans les membres. Celle-ci ne dure pas et à ce premier arrêt, une nausée sournoise nous reprend.

Neige dure et glissante, je lâche des jurons dans la grande pente où Jacques décide qu'on ne s'arrêtera qu'au soleil : bien plus haut.

Le plein jour est bien là, des craquements dans les arbres et, aux troncs, l'effervescence de rares oiseaux.

\*  
\*\*

Etourdie d'adrénaline, à bout de réserves en sucres, ma cervelle résonne de phrases qui s'écrivent dans l'air.

Rumine ainsi en moi une lettre à écrire, pour un ami qui désespère de la Suisse. Sur sa récente pièce de théâtre, il demande un avis. Plonger dans cette lettre mentale qui fait oublier l'effort :

Cher X,

Bon d'accord, la Suisse ne va pas très fort... mais je n'adhère pas à ton mot : « L'homme détruit tout ce qu'il touche » ni au suivant : « Les classes populaires sont les plus dangereuses ». Cela sent le misérabilisme. [Ajouter, peut-être : Crois-tu que la culture du pauvre soit nécessairement indigente ?]

Les plus dangereuses, tu le sais bien, ce sont les classes actionnaires qui mangent silencieusement le bien social et le réduisent en peau de chagrin. [Ajouter ici : leur axiome : « profits privés, pertes publiques ».] Les licenciements structurels, la rumeur de crise, tout cela est le produit des exigences de rendement de l'actionnariat anonyme, de la bourse, qui détruit jusqu'aux entreprises bénéficiaires ! Voilà le vrai cancer, et c'est contre lui qu'il s'agit de lutter, à mon sens. Sinon, à quoi sert-il de savoir lire ? [Poser la question à toute notre génération, celle des « revenus de tout ».]

Bref, ta pièce reprend le point de départ pessimiste de Céline (« C'est naïtre qu'il aurait pas fallu », dans *Mort à crédit*), mais transformé en « C'est grandir qu'il aurait pas fallu ».

Et là, on tombe d'accord !

Notre destin biologique est certes de crever à court terme, mais dans l'intervalle, il y a fort à faire. Et pour moi, ce n'est pas un drame.

A ton pessimisme (qui me guette souvent), j'opposerai une vue qui me semble moins fatalement mécaniste, celle de Rousseau pour qui l'homme est « perfectible », dans le bien comme dans le mal... L'histoire humaine se montre sanglante souvent... mais réversible toujours.

[Finir avec moins de sérieux !]

Je te laisse sur ces propos naïfs, peut-être, mais auxquels je voudrais croire...

Un ski dérape, et me rappelle à la marche, au froid. J'étais évaporé, emporté, ailleurs. Pas même besoin de chercher à penser, cela se dévide tout seul, comme une pression qu'on libère.

Ce jour-là, j'en veux à la comédie du pouvoir, aux misères de la réussite. Pour tromper la fatigue, une douleur au pied, la sueur qui colle, je tâche de fixer des aphorismes qui cognent ma pauvre tête en une harangue improvisée :

### Harangue I

Le phénomène roi, le sentiment social aveuglant de notre époque est sans conteste *l'envie d'en être*.

L'ascension vers le pouvoir. Qui ne suscite désormais plus d'interrogations, de craintes, de doutes. Seulement une immense envie mimétique.

Adolescents médusés, journalistes rusés, tous adorent les signes du pouvoir auquel, par quelques mimes convenus, ils se donnent l'illusion de prendre part.

Entendu à la radio publique: «Je vous remercie beaucoup, monsieur Bouchepain, d'être venu dans notre émission!»

Cela se voit ainsi dans ces images qui prétendent transformer, par le passage à l'écran, un être ordinaire en «star» selon l'ordre télévisuel.

Ce n'est point un progrès de l'égalité, l'accès de chacun à sa minute de célébrité. Au contraire.

Souhaitons que le public (on n'ose plus dire: le peuple) se réapproprie les critères de ce que l'on appelle une «vie réussie».

Ne pas se laisser manger la cervelle – après la religion, après le marché – une fois encore par le petit écran et le tabloïd.

Frédéric Beigbeder, dans *Teknikart*: «Les gens ne veulent plus être égaux, ils veulent être célèbres.»

Revient le temps des *rhinocéros* en troupe.

Il faut s'embarquer dans une rêverie, prendre le train d'un souvenir ou d'une obsession pour que la pente se dissipe. En montagne, dans la transe du marcheur, le monde intérieur s'enfle sans mesure. Qui voit le décor, qui le détaille? Pour moi, du blanc, du gris, de l'hostile, à peine lisible à cause des tremblements oculaires et de l'effort. Il faut être à l'arrêt, bien assis, pour oser une construction aussi fragile qu'un «paysage». Nouvelle plongée dans la litanie mentale:

## Harangue II

La grande attraction érotique du pouvoir: montée, élection, érection!

Ce n'est pas le sexe qui est obscène, mais ces images, ces prosternations devant l'œil vicieux de la caméra.

Robert Walser: «Curieux de ce beau monde, je suis entré dans les appartements privés, et je me suis aperçu qu'il ne s'y trouvait rien...»

Si l'on savait détourner ce désir.

Et qu'on parle une fois sérieusement, et sans pasteur-éthicien, de la misère sexuelle en Occident!

Faim et soif me tenaillent maintenant, et c'est un délire continu de plats qui défilent au cours de la lente montée, avec prédilection pour les boissons, jus de fruits ou lait glacé, suivi d'un long rêve de yoghourt – fraises ou mûres –, je jurerais sentir le fruit éclater sous ma langue, le sucre me remplir peu à peu de vigueur nouvelle.

En course, je songe toujours avec délectation aux nourritures dédaignées en plaine: pommes, biscuits au raisin, fruits secs. Et ces rêves de fruits, d'arômes!

S'alignent mille pensées, se bousculent des images, des évocations de chair et d'odeurs, émergent des blocs de mémoire, des vieux problèmes aux soudaines solutions miracles, des récapitulations absurdes, des anticipations d'écriture. Et la vieille rengaine reprend:

### Harangue III

L'*envie d'en être* s'explique, se justifie.

C'est qu'en émancipant les possibilités de l'ascension, de la réussite, on n'a jamais interrogé celle-ci, et sa définition.

Comme on n'ose jamais fouiller une bonne fois pour toutes la notion de *progrès*. Taches aveugles de ce temps.

Il suffit pourtant de *pensoter* une seconde (comme disait Roorda) pour que le pouvoir, malgré ses séductions, apparaisse dans son irréalité.

Pourquoi se tenir à tout prix à l'avant du bateau ? S'agit-il de tomber à l'eau avant les autres ?

Plusieurs générations se sont brûlées au désir de parvenir. La mienne n'est pas sans analogie avec celle des jeunes gens de 1830. « Enrichissez-vous ! », leur conseillait le nouveau monarque.

Flaubert, *L'Éducation sentimentale*: « ... chérissant le Pouvoir d'un tel amour, qu'il aurait payé pour se vendre. »

\*  
\*\*

Maintenant, on peut apercevoir le but : le col des Martinets, rasoir de calcaires empilés, avec vue étourdissante sur la vallée du Rhône déjà verte, au bout de cette échine courbée où se découpent des corniches boursofflées. Un trompe-l'œil pour notre fatigue : apparemment à portée de la main, mais une heure ne suffira pas pour y accéder.

### Harangue IV

Ceux qui voulaient un monde neuf, se sont donnés corps et âmes aux signes du triomphe.

Convertis en journalistes après 1989. Depuis, ils aiment avec fureur leur nouveau dieu.

Formidable auto-agression. Misères de la réussite.

Les intellectuels suradaptables sont de retour.

Balzac, *Illusions perdues*: « L'intrigue est supérieure au talent : car à partir de rien, elle fait quelque chose. »

Le « refus de parvenir » serait-il une solution ? Plutôt une impasse.

Il faudrait redéfinir ce à quoi il s'agit de parvenir.

— Ah ! putain, quelle vue !

C'est le mot soufflé lorsque la tête dépasse la ligne du col et qu'apparaissent, sur plusieurs plans, toutes les chaînes glacées de la France à l'Italie. Légère brume enveloppant les sommets. Onze heures.

\*  
\*\*

Tout a changé ici ; on a fait un pas presque cosmique et nous voici dans un grand silence sans arbres, sans rochers saillants, de glace entièrement. Même notre souffle s'est modulé : on était fourbus, je souffrais derrière Jacques qui lançait une raillerie aiguisée sur nos âges respectifs, et notre endurance (cet aîné volontaire m'a durement initié à ces « plaisirs » alpins) : le « vieux »

va bien, confirme-t-il, il tient la durée, alors que ma fougue se briserait vite...

Soudain, j'aperçois comme un flocon ou une feuille qui descend du ciel en tournoyant. Le voilà à mes pieds. Qu'est-ce? Un insecte... une sorte de papillon! Comment est-il arrivé là, à près de 3000 mètres? Il ne pourra jamais survivre dans un lieu si hostile, aussi je me décide à l'écraser du ski pour abrégé une cruelle mort par le froid.

Mais Jacques qui m'a rejoint s'y oppose. Il faut sauver l'insecte, pourquoi ne pas lui laisser sa chance? Et en un tournemain, il l'emballé soigneusement dans son capuchon. «Je prend le pari qu'il survivra jusqu'au retour!»

(En effet, le soir, nous l'avons relâché en plaine, au bord d'un pré déjà printanier. Le vaillant papillon et l'optimisme de Jacques avaient démenti mon fatalisme ou ma brutalité de randonneur fatigué.)

Que me serait-il arrivé si j'avais écrasé, sans égards, la bête aux ailes de papier froissé, ce premier signe du printemps, emporté par un courant tourbillonnaire jusqu'aux derniers sursauts de l'hiver réfugiés sur les sommets?

Maintenant, c'est un beau souffle ralenti mais profond, et je suis devant Jacques, affairé à tracer dans la neige une courbe ascendante. On épouse la pente, on vise au plus court, on prend le cap. Avec le soleil, la soudaine stimulation de celui qui a charge de faire la trace, mon pamphlétaire intérieur se fait plus optimiste:

### Harangue V

Et si les créateurs pouvaient changer les choses?

Je ne parle pas de l'art assagi, calibré, des règlements pour subsides.

Il faut rendre l'art à ses formes multiples, mouvantes, non savantes.

La création transite par le corps. Nous ignorons trop souvent la dimension somatique de l'art.

Un vent froid pique et me tire de ces rêveries. Personne sur ce plateau incliné, on s'en étonne par ce jour magnifique. Onze heures trente: on examine un couloir pour la descente, encore pris dans sa nuit, abrupt à me faire peur (et cette ombre en contrebas!). Plaisanteries acerbes de Jacques devant mes hésitations, reproches en demi-teinte de ma part:

— Tu as toujours été aiguillonné par le défi naïf, jusqu'au vertige!

Je veux bien y aller, d'accord, mais lentement, les skis sur le dos. Entre-temps, il reste une dernière épaule à passer, et derrière la bosse sommitale apparaît un glacier contorsionné, tel un squelette d'avant l'histoire. Altitudes désolées, pensées assombries à nouveau:

### Harangue VI

Il serait temps de penser le *désespoir* comme sentiment social de notre temps.

Henri Roorda, *Mon suicide*: «Quand on est sûr de se procurer chaque jour les aliments dont on a

besoin, on peut penser à autre chose: on a l'esprit libre. Dans le monde [capitaliste] actuel, où règne la 'liberté', la plupart des hommes sont soucieux.»

Où est notre capacité de révolte? Elle nourrirait la vie qui nous fait défaut.

Faut-il corriger les adolescents, les cadrer ou les *réduire* comme autrefois les peuplades *sauvages*?

Craignez donc qu'ils jugent sévèrement le monde que vous leur léguez!

Honneur à eux de refuser cette vie qu'on leur impose, où, dès l'école, de faramineux adultes les préparent au bureau et à la caisse enregistreuse.

Brève pause, à peine un tour d'horizon avant de s'enfouir dans le crissement des vestes légères tirées des sacs. Quelques fruits secs, un thé fumé, juste le temps de sentir le froid qui mord à nouveau. Obligé, ici, de se protéger toujours et contre tout. Pas d'élément – contrairement aux douces scènes de vacances – qui ne soit malgré sa splendeur, une agression: soleil tranchant, vent sournois, roches coupantes.

Seuls les visages émergent de nos vestes. On rit de brefs instants, comme une vaisselle brisée sur la neige.

Les skis rapidement convertis pour la descente, voilà déjà le petit couloir qui m'a macéré dans la tête. Jacques s'y engage en plaisantant:

— Si tu tombes, pas de problème, on se retrouve tout au fond! (Il désigne une menaçante barre rocheuse, au-dessous.)

Je ronchonne. Pas à pas, j'atteins le bas de la pente et glisse soulagé sous les frises de roc. Jacques est déjà en train de tâter la neige dans la pente nord qui sort à peine de l'ombre à cette heure. Neige compacte mais franche, et descente par étapes, mais éprouvante, jusqu'à des pentes douces parsemées de saules, de mélèzes roux. La neige s'alourdit.

On reste soufflés par l'agilité et la souplesse d'un homme de soixante ans, monté seul, resté quelques dizaines de mètres derrière nous, et qui nous devance sans un bruit.

Pour conjurer les crampes dans mes jambes, un vieux truc que l'on m'a donné, marmonner une prière bouddhiste. La même qui tournoie chaque jour sur d'autres montagnes, à des milliers de kilomètres:

Sachant toutes mes perceptions illusoire,  
Je garderai ma pratique pure de toute souillure,  
étrangère aux huit préoccupations mondaines.  
Et, tout attachement renoncé,  
pareil au papillon,  
je serai délivré de mes erreurs!

Arrivés en vue des derniers prés, on longe la forêt afin d'éviter la lourde neige déjà transformée. Glissade en grande lassitude vers la route d'où nous étions partis.

Nous ne vîmes près de la cime d'autres animaux que deux papillons : l'un était une phalène grise qui traversait le premier plateau [...]; ils volent jusque sur les sommités les plus élevées, où ils tombent enfin de fatigue et meurent sur la neige<sup>2</sup>.

Treize heures trente, sur la place centrale d'une bourgade au nom de rapace (l'aigle aux ailes tachetées qui tournoyait là-haut), les gens s'installent aux terrasses. Un assoupissement d'après-dîner. Badauds qui causent.

Il ne suffira pas d'une bière fraîche pour calmer cette soif d'enfer... A peine débarqués d'un autre monde ! Cela se voit-il sur nous, tenues de ski défaites, chemises pendantes, visages luisants et par endroits presque brûlés ?

Ces paisibles promeneurs à peine éveillés – dans ce costume à pli, dans ce strict manteau – devinent-ils le grand brassage de mots, les images vertigineuses en nous, dont ne témoignent plus que le désordre de nos vestes, telles de grandes ailes froissées ?

*Jérôme Meizoz*

<sup>2</sup> H.-B. de Saussure, *Voyages dans les Alpes* (1779), éd. J. Boch, Genève, Georg, 2002, p. 227.

## OMBRE OVALE

La tête couverte de rosée, je traverse la nuit  
Un parfum s'impose, c'est ton nom  
Mon amour est éclatant  
Il est blanc  
Il est vermeil  
Réveille-toi, vent du Nord  
Envoie les rafales roides  
Et fais de tous les arbres des drapeaux en bataille  
Viens, vent du Sud  
entre dans le verger  
Et noie dans la tiédeur la peau lisse des grenades

Ton ventre, une bombe de chair  
une bille d'ivoire énorme, chaude et rouge en dedans  
Un parfum s'impose, c'est ton nom  
Dans ma tête, une trêve joyeuse, c'est ton rire  
Sur mon visage, une ombre ovale, c'est le tien  
Impose-toi comme un sceau sur mon cœur  
Tes cheveux noirs sont couverts de rosée  
Notre amour est blanc  
Notre amour est vermeil  
Il traverse indifférent le sifflement des bombes

Chercher. Chercher le rythme. Le rythme parfait. Adéquat. Celui qui unit le cœur, le souffle, le pas. Mesuré. Métronomique. Qui évide le crâne et chasse hors le corps la pesanteur comme un vent salubre chasse d'une ville les miasmes de la peste.